



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

24 | 2011
Varia

Denis KNOEPFLER, La Patrie de Narcisse. Un héros mythique enraciné dans le sol et dans l'histoire d'une cité grecque

Vinciane Pirenne-Delforge



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1976>

DOI : 10.4000/kernos.1976

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 343-345

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Vinciane Pirenne-Delforge, « Denis KNOEPFLER, La Patrie de Narcisse. Un héros mythique enraciné dans le sol et dans l'histoire d'une cité grecque », *Kernos* [En ligne], 24 | 2011, mis en ligne le 17 octobre 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1976> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1976>

l'incompatibilité profonde entre nature divine et nature humaine. À l'asymétrie de ces unions dans le « temps raconté » correspond en effet dans le « temps de la narration » un équilibre fondé sur la distance infranchissable entre les dieux et les hommes. Le « temps raconté » apparaît donc comme téléologiquement orienté, dans la perspective de l'A., vers la disparition de la génération héroïque, suivant un axe qui conduit d'un monde où les dieux seraient encore trop proches des hommes à un monde qui se définit et s'inaugure par la séparation définitive de ces deux sphères. « Du mythe à l'histoire », aurait-on dit autrefois.

L'A. reconnaît que « il limite tra l'epoca degli eventi enunciati e quella dell'enunciazione » (p. 121) est perméable, et que c'est bien dans cette époque révolue, qui est aussi une époque de « fondation », que les hommes du « temps de la narration » cherchent leurs racines et l'origine de leurs pratiques. Toutefois, dans l'effort de retrouver le « mythe » en le dégageant de la multiplicité de ses contextes d'énonciation, il finit par négliger cette perméabilité, laissant parfois dans l'ombre le dialogue qui s'instaure entre, d'un côté, les représentations véhiculées par les récits et, de l'autre, le vécu des conteurs et de leur public. Concernant Héraclès, tout en étant conscient qu'il s'agit à la fois d'un héros et d'un dieu (cf. p. 243-245), l'A. choisit d'en privilégier le statut héroïque pour le mettre en parallèle avec les autres *hemitheoi* fils de Zeus. Cela conduit à oublier la spécificité de cette figure, dont l'entrée sur l'Olympe était thématisée aussi bien dans les récits que dans l'iconographie, et cela en résonance avec les pratiques culturelles des cités. Quoi qu'il en soit de cette réserve, cet ouvrage se distingue par la finesse déployée dans les analyses des différents témoignages littéraires et par l'attention que l'A. prête aux représentations religieuses des Grecs. Quant à la pertinence de la notion de « mythe », elle apparaît moins comme le résultat d'une véritable démonstration, susceptible de réorienter cette *vexata quaestio*, que sous la forme de l'application systématique d'une conviction préalable.

Gabriella Pironti

(Università degli Studi di Napoli 'Federico II'
Centre ANHIMA [Paris])

KNOEPFLER Denis, *La Patrie de Narcisse. Un héros mythique enraciné dans le sol et dans l'histoire d'une cité grecque*, Paris, Odile Jacob, 2010. 1 vol. 14,5 × 22 cm, 238 p. (Collège de France). ISBN : 978-2-7381-2500-2.

La relative discrétion de la figure de Narcisse dans les sources anciennes n'a d'égal que l'efflorescence de sa postérité, élégamment convoquée dans l'introduction de cet ouvrage qui se lit d'une traite, (presque) comme un roman. Il faut dire que la remarquable érudition de l'A., qui n'est jamais pesante, s'est mise au service d'une enquête dont la progression est aussi passionnante que le résultat est fragile. De quoi s'agit-il ? À l'origine de cette investigation savante se trouvent une inscription mise au jour à Éréttrie, en Eubée, à l'automne 1973, une autre inscription mise au jour sur l'acropole de cette même cité en 1975, et un passage de Strabon. L'inscription de 1973 est une base chorégique malheureusement amputée de sa partie droite, dont la première ligne évoque l'identité du chorège, la troisième ligne, un joueur d'*aulos*, tandis que la ligne médiane porte les lettres NAPKITT... , que l'inscription de 1975, un autre monument chorégique, permet d'interpréter comme le nom *Narkittis*. Ce sont les premières attestations du nom de l'une des six tribus d'Éréttrie, tribus qui étaient étroitement associées, comme à Athènes, à l'instauration du système démocratique vers 500. La tribu *Mèkistis*, seule connue avant la *Narkittis*, devait renvoyer à un héros local Mèkistos, et l'A. avait naguère fait l'hypothèse qu'une autre des tribus éréttriennes était patronnée par le héros Orion. Trois jeunes héros auraient ainsi été choisis comme éponymes à Éréttrie – on ignore qui étaient les trois autres, en dépit des efforts de l'A. pour les exhumer des sources –, alors qu'Athènes avait plutôt choisi des hommes mûrs, voire des rois. Le passage de Strabon (IX, 2, 10) est une

description des curiosités de la région d'Oropos évoquant une localité appelée Graia, le sanctuaire d'Amphiaraos et « le tombeau de l'Érétrien Narcisse, appelé Tombeau du Silencieux, parce qu'on fait silence en passant devant lui » (p. 75). En excellent connaisseur de l'Eubée et de sa façade continentale, du côté béotien, l'A. fait l'hypothèse que ce tombeau de Narcisse était une fondation érétrienne archaïque, au bord de l'Asopos, en cette sorte de pérée de la métropole eubéenne qu'aurait été l'Oropie en ce temps-là. Le monument de Narcisse aurait été visible au moins jusqu'à la haute époque hellénistique. En revanche, du temps de Pausanias, qui n'en souffle mot, il avait probablement disparu. Ce faisceau d'éléments laisse entendre que Narcisse était un héros érétrien, dont le souvenir des origines aurait progressivement disparu pour laisser la place au Narcisse de Béotie, dont Ovide a raconté les malheurs dans ses *Métamorphoses* et dont Pausanias a vu la fontaine à Thespias. La figure mythique aurait ainsi voyagé en Béotie au départ de l'Oropie. L'enquête fait dès lors remonter de près d'un demi-millénaire la date d'apparition de la figure du héros dont aucune source ne fait état avant l'œuvre d'Ovide. C'est sur ce constat que s'achève le quatrième chapitre du livre et, jusqu'à ce point, on adhère au résultat de l'enquête, tout en s'interrogeant ponctuellement sur des expressions problématiques qui surgissent sous cette plume alerte : à la page 113, Narcisse devient « divinité nationale » des Érétriens et à la page 124, il est compté au nombre « des divinités ... qui possèdent le territoire de la cité ». Et c'est exactement ce dont il s'agit dans les trois derniers chapitres (chap. 5 à 7), où l'historien de la religion grecque est saisi d'un vertige toujours plus vif.

Au chapitre 5, l'A. exhume une très intéressante notice d'un commentaire aux *Bucoliques* de Virgile. Le narcissus, la fleur, tirerait son nom « de Narcissus fils d'Amarynthos, qui fut un Érétrien originaire de l'île d'Eubée ». Ce point vient confirmer les résultats de l'enquête épigraphique et géographique des chapitres 3 et 4. Or, selon Stéphane de Byzance, Amarynthos (éponyme de la ville) aurait été chasseur d'Artémis, ce qui n'est pas sans rappeler l'image de Narcisse lui-même transmise par Ovide : c'est dans son activité de chasseur que les Nymphes des montagnes, dont Écho, s'éprennent du bel adolescent. Qu'un lien particulier ait pu associer Narcisse à Artémis est plausible et répond au motif mythique de ces adolescents que la mort fige à jamais dans l'éternité de leur jeunesse comme Hippolyte ou Actéon. Un saut qualitatif dans l'argumentation est toutefois effectué quand, après avoir souligné les liens rituels entre la déesse d'Amarynthos et l'éphébie, l'A. écrit : « On est ainsi fondé à penser que Narkittos l'Érétrien, en tant que héros honoré par l'ensemble de la communauté civique, était, lors des *Artemisia*, associé de près à ce rituel [offrande de chevelure] » (p. 142). Juste après, la progression de l'argument est plus fulgurante encore : Narcisse devient un double de Hyakinthos (et le chapitre 6 s'attachera à le démontrer en détail) qu'il faut honorer comme il convient, « c'est-à-dire comme une divinité de la nature, aussi puissante que redoutable ». Il ne reste plus qu'à tenter de saisir ce héros « dans ce qui faisait sa nature profonde et son essence divine » et ouvrir à cette fin « encore quelques serrures » (p. 143). L'une des clés est archéologique et concerne l'identification, controversée, du site du sanctuaire de l'Artémis *Amarynthia*. Si l'on suit volontiers l'A. dans sa démonstration minutieuse en faveur d'une localisation dans la région de Paléoeckklisias, on se désolidarise en lisant que, sur la base d'une des notules thébaines en Linéaire B qui mentionne Amarynthos (mais pas Narcisse !), ce dernier « doit ainsi avoir été une figure emblématique de l'aire thébano-érétrienne à l'âge du Bronze finissant » (p. 155). Ce n'est plus un demi-millénaire qui nous sépare d'Ovide, mais un millénaire entier. Les deux derniers chapitres proposent une autre clé : la comparaison avec le Hyakinthos spartiate. Ces développements, bien informés, n'en restent pas moins spéculatifs et, en dépit de la séduction dont se pare une reconstitution brillante, l'historienne de la religion grecque que je suis ne peut que rester sceptique devant une quête des origines qui use d'une méthode associative évoquant d'éminents travaux du XIX^e s. dont les auteurs ont déployé une érudition admirable, mais dont les conclusions sont aujourd'hui très controversées. Comme l'A. l'écrit lui-même au terme du

parcours (p. 214) : « Les conclusions auxquelles nous avons abouti comportent, bien entendu, une part d'incertitude, qui va même s'accroissant, comme il est naturel, au fur et à mesure que l'on remonte plus haut dans le temps. » On ne peut qu'appeler de ses vœux la découverte d'une inscription attestant l'existence de *Narkittia* (p. 178), à l'instar des *Hyakinthia* de Sparte, qui donnerait une indication positive en faveur de la reconstruction ainsi opérée. Pourtant, une telle trouvaille – n'en déplaise au dieu des épigraphistes de la page 108... – laisserait toujours dans l'ombre la complexité de fêtes et de rituels dont aucune trace d'étiologie ou de contenu n'a été conservée. Le paradigme de la fertilité/fécondité est ici assumé dans toutes ses implications (mort prématurée, renaissance miraculeuse au printemps suivant, comme les bulbes du narcisse et de l'hyacinthe [p. 217]), mâtiné du paradigme sociologique des « rites de passage », le tout décliné sous la forme évolutive d'une fête de la belle saison qui, avec la formation de la cité, assume l'intégration des jeunes gens dans le corps civique. Posons le problème par l'absurde : que n'aurait-on pu écrire sur l'Érechthée athénien si l'on n'avait conservé que le nom de la tribu qu'il patronnait et les fragments de la tragédie éponyme d'Euripide, sans aucun autre témoignage sur la richesse des traditions mythiques et des rituels de la cité ?

L'exposé est dépourvu de notes, mais des indications bibliographiques très fournies et argumentées sont rassemblées à la fin de chaque chapitre. Le livre se referme sur un appendice qui publie et étudie les monuments chorégiques au cœur de l'enquête.

Vinciane Pirenne-Delforge
(F.R.S.-FNRS – Université de Liège)

DAUMAS Michèle, *L'or et le pouvoir. Armement scythe et mythes grecs*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2009. 1 vol. 21,5 × 28 cm, 206 p., 16 pl. ISBN : 978-2-84016-042-7.

The book by Michèle Daumas (M.D.) focuses on nine mid-fourth-century BC sheet-gold decorations which were created to cover wooden-and-leather cases of six *gorytoi* (bow and arrow cases) and three sword scabbards. Eight among them were unearthed in several tumuli in the Northern Black Sea area, and one was discovered in Macedonia. These nine objects are usually treated together, as a corpus of gold artifacts belonging to ceremonial sets of Scythian weapons and produced by Greek artisans.¹ The book is well produced, illustrated with sixteen color plates and 81 line drawings, and includes three maps. The text is accompanied by a glossary, a bibliography and indices of museums, ancient sources, ancient proper names, and place names. The table of contents is very detailed and allows easy orientation in the text.

The work is arranged into parts in accordance with the scenes depicted on the objects. Four *gorytoi*, from Chertomlyk, Ilyinty, Melitopol, and Five Brothers (Pyatibratni), feature the first scene; three scabbards, from Chertomlyk, Five Brothers, and Chaian, present the second subject; and finally two more *gorytoi*, from Karagodeouashkh and from Tomb II at Vergina, are decorated with the third pattern of relief. This division reflects the approach of the A. who is interested primarily, or perhaps almost exclusively, in the mythological contents of the relief representations, which are discussed in minor details.

M.D. outlines her views on the subject in the Introduction: contrary to the modern tendency to regard artifacts as historical documents, rather than just beautiful objects, and in particular to look for indigenous connections of Scythian weaponry, she revives the attitude current in the 19th century, and calls for a 'retour à l'explication des images par les textes' (p. 12). This methodology is a drawback to a research aiming at understanding of people and cultures that produced and used art objects. However, the book suffers from an additional

¹ D. WILLIAMS, J. OGDEN, *Greek Gold. Jewelry of the Classical Period*, New York, 1994, p. 176.